FORUM

LE SOIR+

L'intégralité de l'entretien avec Jean-Philippe Toussaint à lire sur plus.lesoir.be

Jean-Philippe Toussaint : « Faire preuve de sang-froid, de dignité, de fraternité »

ENTRETIEN

Jean-Philippe Toussaint n'accepte pas facilement les interviews. Il est de ces écrivains qui estiment qu'ils sont tout entiers dans leurs livres. Ici, cependant, il a accepté d'emblée la rencontre. Parce que les événements le commandent, parce qu'il tient à s'exprimer en tant qu'écrivain précisément : « *C'est quelque chose de tellement grave que je suis concerné comme tout le monde et qu'il n'est pas illégitime que je donne mon avis.* » Nous nous sommes retrouvés devant un café, dans une brasserie de l'avenue Louise. Le soleil nimbe l'établissement d'une aura joyeuse et riante. Les propos tenus sont néanmoins graves. Les circonstances l'imposent.

« La seule façon d'agir efficacement, c'est d'infiltrer ces groupes terroristes. C'est de lutter sans dire qu'on lutte. » © LAURA DE CLIPPELE.

Jean-Philippe Toussaint

1957 Naissance à Bruxelles, le 29 novembre.
1978 Diplôme de l'Institut d'études politiques de Paris et DEA d'histoire contemporaine.
1985 *La salle de bain.*
1986 *Monsieur.*
1990 *Monsieur*, le film.
1997 *La télévision*, Prix Rossel.
2002 *Faire l'amour.*
2005 *Fuir*, Prix Médicis.
2009 *La Vérité sur Marie*, Prix Décembre.
2013 *Nue*, quatrième et dernier volet du cycle de Marie.
2015 Elu à l'Académie de langue et de littérature françaises de Belgique. *Football.*
Tous ses livres sont parus chez Minuit.

Qu'avons-nous fait pour mériter ce qui nous arrive ?
Quelle question difficile ! La réponse la plus évidente, c'est : rien. Peut-être aurait-il fallu faire quelque chose pour éviter cela. Je pense d'abord qu'il y a des problèmes de définition. D'abord, ce qui se passe est un acte de terrorisme d'une ampleur rarement égalée. Et je comparerais l'attaque qu'a menée Al-Qaïda contre les Etats-Unis le 11 septembre 2001 avec l'attaque qu'a menée Daesh contre l'Europe le 13 novembre 2015. Je pèse chaque mot : je dis qu'il s'agit d'un acte de terrorisme, ni plus ni moins. D'une violence folle, dramatique, qui fait que chacun s'interroge. Et qui peut nous entraîner dans des contresens et de mauvaises directions. Et le premier piège, c'est de parler de guerre. Je ne trouve pas ce terme précis, surtout puisque tout le monde s'accorde à dire que Daesh, même s'il revendique le nom d'Etat islamique, n'est pas un Etat, n'est qu'une organisation terroriste. Ce n'est pas une guerre puisque ce n'est pas entre deux Etats. Et puis l'appellation de guerre a quelque chose de dangereux : s'il s'agit d'une guerre, les politiques seraient amenés à réagir pour faire accepter cette situation à l'intérieur et faire la guerre à l'extérieur. Je dis que là est le piège et que, d'une certaine façon, c'est aussi un des objectifs des terroristes. Le premier est de terroriser les populations, le deuxième d'exacerber les tensions, les conflits entre communautés à l'intérieur des Etats européens, le troisième de nous provoquer pour amener une riposte, qu'ils cherchent, mais dont je ne suis pas sûr qu'elle mènera à la solution.

La riposte pourrait soulever des vocations à rejoindre Daesh.
C'est évidemment l'intention des terroristes. Ils ont une stratégie simple et facile. La riposte des démocraties européennes est beaucoup plus complexe. C'est ça la grande difficulté : comment les politiques européens vont trouver la parade, la solution, alors qu'ils sont environnés de chausse-trapes et de pièges.
Je voudrais insister sur un autre point qui me semble très important. Les principales mesures de réactions que doivent mener les Etats, pour être efficaces, ne doivent pas être visibles. Il est évident que les politiques raisonnent à court terme, à la fois pour rassurer le public et pour se dédouaner eux-mêmes, et vont dans la démonstration. Là, on est loin de l'efficacité. La seule efficacité que moi je perçois, mais je ne suis pas spécialiste de ces questions, c'est d'aller vers le silencieux et l'invisible. C'est renforcer les services secrets, le renseignement, les collaborations européennes dans tout ce qui est invisible.

Poursuivre une guerre de l'ombre ?
Voilà. Et mener ce combat avec la plus grande fermeté. Il faut agir. Mais c'est paradoxal et difficile. Les politiques devraient dire : nous agissons mais rien ne se voit. C'est une dialectique complexe à proposer. Moi je m'exprime comme écrivain. Je pense qu'une valeur très grande dans les livres est l'ambiguïté, l'ambivalence. Mais cette valeur n'a pas du tout sa place en politique. Si le politique disait : on va faire un truc très ambigu, très ambivalent, ça ne marcherait pas du tout. Une œuvre d'art, si elle est simpliste, univoque, n'a aucune valeur pour moi. Or le discours politique doit être un minimum univoque, il faut qu'il explique quelque chose. Ce sont des réflexions que je me fais, je n'ai pas de solution toute faite à apporter. Je comprends que la population a besoin de sécurité, et la présence de policiers et de militaires ne me dérange pas. Mais il faut faire moins et mieux. Je crois qu'on fait trop et pas nécessairement bien. Ce qu'il faut, c'est lutter et réussir et non pas dire : regardez ce que nous faisons.

Doit-on s'habituer à la peur ?
La réponse est évidemment de continuer. Il faut tenir compte de ce qui s'est passé, c'est pour cela que je vous parle aujourd'hui. N'empêche qu'il faut continuer. En ce qui me concerne, c'est écrire des romans. Certes, je regarde le monde actuel et je tiens compte du terrorisme, de cette peur qui est présente. Mais je ne vais pas me laisser dicter les thèmes de mes livres par les terroristes. Mais que les écoles enseignent, que chacun fasse ce qu'il a à faire, c'est la force de nos sociétés, de nos démocraties. On est plus fort que ce terrorisme qui est d'ailleurs, me semble-t-il, extrêmement faible, même s'il est terrifiant dans ses actions ponctuelles. Ces attaques, c'est terrible mais ça ne doit pas empêcher la société de continuer, avec sang-froid, avec dignité, avec fermeté aussi.

> ***« La plume ne peut rien contre la kalachnikov, mais elle peut beaucoup apporter en termes de dignité. En écrivant, je propose une voix humaine possible »***

En quoi le terrorisme peut-il affecter votre travail d'écrivain ?
Je ne sais pas. Laissez-moi du temps. Le temps de l'écrivain est un temps long. Ce n'est pas le temps du journalisme qui réagit immédiatement sur l'événement. J'aurais tort de répondre toute de suite à cette question. Je ne sais pas comment ça va agir, mais ça aura un impact parce que tout agit sur l'écrivain.

La peur de la menace terroriste, c'est aussi la peur de l'autre. Cela va-t-il modifier nos vies ?
Non, il ne faut pas. Il faut montrer l'exemple. Faire preuve de sang-froid, de dignité, de fraternité, d'humanité. C'est ça la force des démocraties. Elles ont plein de faiblesses, elles sont handicapées de tous les côtés, mais à long terme, elles ont vaincu toutes les dictatures. Je dirais même qu'il n'est pas exclu que ce phénomène de djihadistes qui sèment la terreur soit vaincu. J'ai été très frappé par l'article d'Olivier Roy dans Le Monde, *qui analyse ce djihadisme et qui dit qu'il ne s'agit pas d'une radicalisation de l'islam, mais d'une islamisation de la radicalité. Finalement, les djihadistes, ce sont des gens de la deuxième génération, qui rejettent leurs parents et le monde occidental auquel ils ont goûté (beaucoup d'entre eux sont de petits délinquants, des dragueurs, des buveurs) mais à un moment, ils le rejettent complètement ; et il y a les convertis, des Français, des Belges, des Allemands, qui ont trouvé un exutoire à leur radicalité.*
C'est l'équivalent de ce qui était la révolte d'une certaine jeunesse nihiliste à la fin des années 60 et après, la Bande à Baader, les Brigades rouges. Ici, l'islam est un prétexte. Ces gens-là se foutent complètement de l'islam, d'ailleurs ils n'ont pas lu le Coran, ils ne lisent pas, ce ne sont pas des intellectuels. C'est une jeunesse qui n'a pas d'avenir, qui n'a pas de débouché et va vers la radicalité, où qu'elle se trouve. Il y a 40 ans, c'était l'extrême gauche, maintenant c'est l'islam. C'est un prétexte. L'analyse d'Olivier Roy est très juste, qui dit qu'on a affaire à beaucoup de foyers pourris mais pas à un ennemi cohérent. Ça prendra du temps mais ça peut disparaître, comme l'ont fait la Bande à Baader et les Brigades rouges.

Dans ces heures noires, que peut faire la culture ?
Ne pas se laisser dicter ni le sujet ni le timing. Dans Football, *mon dernier livre, je me posais la question : qu'est-ce que créer aujourd'hui dans le monde dans lequel nous vivons ? Et je réponds : c'est proposer de temps à autre un acte de résistance non pas modeste mais mineur, un livre, une œuvre d'art, qui viendra apporter une faible lueur dans la nuit. La culture ne peut pas proposer beaucoup plus que des lueurs des lucioles dans un monde envahi de bruit et de lumière. C'est très fragile, peu perceptible, mais il faut continuer à en produire et ceux qui peuvent les recevoir, les reconnaître malgré le fracas et le chaos du monde, vont en tirer un immense bénéfice et ça va les aider à vivre. La plume ne peut rien contre la kalachnikov, certes, mais elle peut beaucoup apporter en termes de dignité. En écrivant, je propose une voix humaine possible. Une façon de résister.*

Vous êtes un écrivain engagé ?
Au XXe siècle, l'écrivain engagé est celui qui commente tous les événements. Je rejette cette façon d'être politiquement engagé et de donner mon avis sur tout, ça ne me convient pas. Par contre, je me sens responsable vis-à-vis de mes enfants, des générations futures, de ce qui est possible de faire dans ce monde-ci, quelle est la voie, le chemin juste, digne, même s'il y a énormément de dangers qui nous guettent et de chaos qui nous entoure. Je dis : je suis un écrivain engagé. Même si c'est engagé dans des lueurs. ■

Propos recueillis par JEAN-CLAUDE VANTROYEN